

Guy Gavrel

TRADUCTION AU CANADA EN 1965

En novembre 1963, nous avons présenté à l'Assemblée annuelle de l'American Translators Association à New York un exposé sur la traduction au Canada intitulé «Translator Recruitment in Canada». Il y était question des difficultés rencontrées au Canada dans la traduction professionnelle : langues étrangères insuffisamment enseignées dans les écoles, manque d'intérêt chez les jeunes pour une profession qui manque de prestige, émoluments peu alléchants, quantité au détriment de la qualité, départ des traducteurs qualifiés pour l'enseignement, le journalisme, la télévision, etc. Dans l'exposé ci-dessous, rédigé spécialement pour Babel, nous concentrons notre attention sur certains aspects actuels de la traduction d'anglais en français au Canada.

Le bilinguisme officiel du Canada donne beaucoup de travail aux traducteurs d'anglais en français. En effet, la grosse majorité des textes à traduire dans ce pays sont rédigés en anglais. Ces textes doivent être traduits pour des raisons politiques et depuis peu pour des raisons économiques. Le Gouvernement fédéral est obligé, de par la constitution canadienne, de respecter le bilinguisme dans la Province de Québec et au Parlement d'Ottawa. Tous les documents fédéraux doivent donc être traduits en français. Un incident typique s'est produit récemment à la Chambre des Communes. Un projet de loi concernant les pensions de vieillesse n'a pas pu être approuvé en troisième lecture parce que la documentation s'y rapportant n'avait pas été traduite en français en temps voulu. Cette question des traductions d'anglais en français est devenue brûlante à Ottawa depuis que les Québécois tiennent des propos sécessionnistes. Sur le plan économique les traductions d'anglais en français sont très demandées par les grandes entreprises industrielles et commerciales qui ne veulent pas perdre leur clientèle francophone. Toutes les étiquettes des boîtes de conserve alignées à perte de vue dans les épiceries libre-service sont maintenant rédigées dans les deux langues. Pour vendre un ordinateur à une université du Québec, une grande entreprise n'a pas hésité à faire traduire sa soumission en français. En fait, les fournisseurs de traductions d'anglais en français ne savent plus où donner de la tête au Canada. Ils sont sollicités de toutes parts et leurs tarifs montent sans cesse dans ce pays où la loi de l'offre et de la demande règne en maître. Des bureaux de traduction poussent

comme des champignons. Partout on demande à cor et à cri des traducteurs compétents d'anglais en français.

Il s'agit de ne pas perdre la tête dans cette marée montante qui risque de refluer le jour où la paix sera revenue entre les deux grands groupes ethniques qui s'affrontent au Canada.

Le traducteur professionnel qui exerce son métier dans le calme de son bureau n'a ni le temps ni le goût de participer aux polémiques qui entourent sa profession. Il est aux prises avec des difficultés quotidiennes qui le stimulent et l'enrichissent intellectuellement. Les textes soit-disant «anglais» qu'on lui demande de traduire ressemblent étrangement à de l'américain et tout le monde sait que l'américain se prête assez mal à la traduction en une langue latine. Néanmoins, les traducteurs installés au Canada ont mille occasions de se familiariser avec la langue écrite des anglophones de l'Amérique du Nord. Ils finissent par acquérir une intuition sûre qui leur permet de découvrir le sens caché de certaines phrases obscures à première vue. Par ailleurs, ils sont entourés d'experts qui peuvent leur expliquer ce qu'ils ne comprennent pas parfaitement. À force de lire une langue de départ luxuriante à souhait ils finissent par donner à leurs traductions un tour qui n'est pas toujours conforme au génie de la langue française universelle. Certes, il y a au Canada des puristes qui voient des anglicismes ou des américanimes partout. Ce sont peut-être ceux-là qui transforment le dynamisme haut en couleurs de la phrase américaine en un style guindé et artificiel qui n'exprime pas la réalité de la vie nord-américaine. C'est le grand problème des traducteurs qui rédigent en français, au Canada, à coups de dictionnaires.

En effet, si les dictionnaires sont les amis des traducteurs débutants ils deviennent vite décevants à mesure que l'on pénètre dans les connaissances d'avant-garde. À cet égard, la langue d'arrivée qu'est le français n'offre guère de latitude au traducteur. Les néologismes ne sont guère acceptables et les américanimes outranciers semblent réservés aux agents de publicité du continent européen. Au Canada la langue française est classique dans ses fondements et, depuis quelques années, la radio et la télévision canadiennes ont lancé partout les mots appropriés pour décrire les choses et les faits de tous les jours. Tant de progrès, en dix ans à peine, facilitent la mission enseignante du traducteur d'anglais en français. À quoi servirait-il de traduire en français un mode d'emploi de machine américaine si l'utilisateur

ne comprenait pas les mots employés par le traducteur? La langue écrite au Canada français est de plus en plus conforme à la langue française universelle, ce qui facilite également la tâche du traducteur qui, autrement, aurait tendance à vivre dans une tour d'ivoire pour que sa langue ne soit pas contaminée par des expressions fâcheuses comme *présentement* pour *actuellement*, *octroi* pour *subvention*, *plusieurs* pour *nombreux*, *stage* pour *stade*, etc.

Il y a beaucoup de «bilingues» au Canada, mais une personne bilingue, trilingue ou polyglotte n'est pas nécessairement apte à traduire correctement. On demande fréquemment aux employés bilingues des grandes entreprises canadiennes de traduire des lettres et des notices de tous genres. Le résultat est décevant. Lorsque l'on reçoit une lettre commerciale terminée par «bien à vous» on se demande vraiment à quoi s'en tenir. L'amateurisme est très développé au Canada en matière de traduction, particulièrement en cette période de grands besoins. Les inexactitudes abondent. Cependant, on demande à ces amateurs bien intentionnés de traduire un minimum de 2 000 mots par jour sans documents appropriés pour améliorer leurs connaissances linguistiques. Le public est tellement habitué à lire un français boiteux qu'il s'accommode encore de mauvaises traductions en dépit des progrès susmentionnés. Quant au traducteur professionnel il doit constamment faire un compromis. Il ne rédige pas de la même façon les textes destinés à l'Europe et ceux destinés au Canada. Les éditeurs de dictionnaires sont conscients des différences qui existent entre le français du Canada et celui des pays francophones d'Europe et d'Afrique. Des éditions canadiennes sont maintenant disponibles. C'est ainsi que la validité du mot *fiable* (reliable) est reconnue dans ces dictionnaires, ainsi que celle du mot *génie* (engineering). Le traducteur professionnel doit être au courant de toutes ces différences et il doit en tenir compte dans les textes qu'il rédige. Avant tout, il doit savoir à qui il s'adresse, car il doit rédiger de façon à être compris de ses lecteurs. Il sait qu'il frappe juste au bout de quelques années quand sa clientèle est établie et qu'on a de plus en plus recours à ses services. Le critère de la traduction en 1965 n'est pas la qualité. Ce qu'il faut c'est traduire vite (au dictaphone, en attendant la machine à écrire) et relire le texte dactylographié pour s'assurer qu'il n'y a pas d'omissions ni de fautes d'orthographe.

La traduction d'anglais en français au Canada est liée aux grands mouvements qui se

TRADUCTION AU CANADA EN 1965

produisent actuellement dans les affaires politiques et commerciales. Il faut convaincre. Il faut vendre. Telle est la mission du traducteur d'anglais en français au Canada : renseigner pour convaincre ou pour vendre.

Source : *Babel*, vol. XI, n° 4, 1965, p. 156-157.